

Magali

Geneviève N'Koussou



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/etudesafriaines/10692>
DOI : 10.4000/etudesafriaines.10692
ISSN : 1777-5353

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 7 avril 2008
Pagination : 283-296
ISBN : 978-2-7132-2141-5
ISSN : 0008-0055

Référence électronique

Geneviève N'Koussou, « Magali », *Cahiers d'études africaines* [En ligne], 189-190 | 2008, mis en ligne le 08 avril 2011, consulté le 02 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/etudesafriaines/10692> ; DOI : 10.4000/etudesafriaines.10692

Geneviève N’Koussou

Magali

Un jour de juin 2005, j’ai été amenée à intervenir dans un hôpital en ma qualité de médiatrice ethnoclinicienne¹ pour éclairer les médecins sur la situation d’une famille originaire de Kinshasa dont la fille, Magali, présentait certains troubles d’inadaptation scolaire.

Les protagonistes

Madame Bijou², la mère de Magali, est une femme mince aux yeux marrons. Elle porte sur ses genoux son enfant de trois ans, répondant au prénom biblique d’Elie, qu’elle ne quitte pas du regard. Elle est originaire du Bas-Congo et son époux, Monsieur Emmanuel, du nord de l’Angola. Les deux parents sont de culture kongo dont la matrilinearité est une caractéristique fondamentale. Pour avoir grandi à Kinshasa, le couple s’exprime essentiellement en lingala. L’entrevue se passe en présence des parents et de trois médecins. Soit six adultes et le petit garçon de trois ans. Magali n’est pas présente lors de l’entretien.

Monsieur Emmanuel a alerté les médecins parce que sa femme a subitement arrêté sa trithérapie. Madame Bijou est en effet HIV+. Sa séropositivité a été découverte lors de sa première grossesse en France. Craignant que l’enfant soit déjà contaminé, les médecins lui ont recommandé d’avorter. Elle a accepté et a été mise alors sous trithérapie. De nouveau enceinte, et

1. Geneviève N’Koussou est formée à l’université Paris VIII. Elle travaille en étroite collaboration avec Tobie Nathan au centre Georges Devereux. Elle intervient, en tant que médiatrice culturelle au sein d’institutions diverses et dans différents cadres : PMI (centre de protection maternelle et infantile), hôpitaux, associations, ASE (aide sociale à l’enfance), PJJ (protection judiciaire de la jeunesse), SSE (service social éducatif), AEMO (aide éducative en milieu ouvert). Elle est ainsi amenée à travailler avec des professionnels de différents horizons dans des équipes pluridisciplinaires : médecins, éducateurs et travailleurs sociaux, psychologues et psychiatres, juges. Sa connaissance des langues de l’Afrique centrale et la compréhension de ce monde culturel l’aident particulièrement dans ses rapports de travail avec les personnes originaires de cette partie de l’Afrique.
2. Pour rendre compte de cette situation, les noms des protagonistes ont été changés.

assurée par les médecins qu'elle accoucherait d'un enfant sain, elle met au monde un garçon qu'elle prénomme Elie. Malheureusement, Elie naît séropositif. Le père, quant à lui, est resté séronégatif jusqu'à ce jour. Malgré cette situation, le couple semble soudé. C'est alors que Monsieur Emmanuel fait venir du pays leur première fille, Magali, âgée de huit ans, dont l'arrivée en France ne pose *a priori* aucun problème. Ne parlant que lingala avec quelques mots de français, elle est immédiatement scolarisée dans une classe pour primo-arrivants, communément dénommée « CLIN » (classe d'initiation). Le mari, cherchant à mieux comprendre l'origine de la maladie de sa femme, fait faire un test à Magali. Elle est séronégative. Quand je rencontre Magali et ses parents, elle a neuf ans.

Les faits

Un jour, les parents de Magali, convoqués à l'école, apprennent par l'institutrice que leur enfant pleure beaucoup. Celle-ci approuve mais ne trouve à se justifier qu'en termes sibyllins : « Je pleure comme ça. » La réponse ne convainc personne et les parents sont plutôt embarrassés. Pourtant, un soir, alors que la mère et sa fille regardent la télévision, Magali se confie à sa mère : « Je vais te dire pourquoi je pleure en classe. »

« Ngāi ba bébisa ngāi na koko ya mobali, tata na yo.

Moi, maman, je suis foutue gâtée par mon grand-père, ton père³.

Koko ya mobali aléyisa ngāi nyama ya butu.

Il m'a fait manger la viande de la nuit.

Mama tika komélé kissi biso to tiya yo ba ngungui na makila, mpona ba mélé makila na yo.

Maman, arrête de prendre les médicaments, nous avons introduit des moustiques dans ton corps pour qu'ils sucent ton sang. »

Monsieur Emmanuel, inquiet de l'arrêt brusque du traitement de sa femme, consulte le médecin traitant de son épouse et annonce que sa fille est *ndoki* (sorcière). Il dit au médecin : « J'ai payé la dot de ma femme comme le veut la tradition. Je ne dois rien à ma belle-famille. Il n'y a pas de raison qu'"ils" puissent "manger" mon fils. »

Histoire de la famille

J'apprendrai par le récit de sa mère que Magali est née au Bakwanga, en RDC, de Bijou et de Florent, son père biologique, mort juste après la naissance de sa fille qui ne l'aura presque pas connu. Comme le couple n'est

3. L'idée implicite de ces paroles est : Je suis devenue l'instrument que mon grand-père utilise pour faire du mal aux autres membres de la famille.

pas marié, Bijou vit chez ses parents. Couturière et faisant aussi un peu de commerce de poissons, c'est sa mère qui s'occupe de sa fille Magali qui est finalement élevée par ses grands-parents qu'elle appelle « maman » et « papa », comme tous les enfants de la maison. Pour l'extraire d'une situation, somme toute difficile pour une femme seule à Kinshasa, la sœur aînée de Bijou, résidante en France depuis une quinzaine d'années, la fait venir afin qu'elle suive des cours de styliste. En France, elle est accueillie dans la famille de sa sœur en région parisienne. Le beau-frère de Bijou a une société de nettoyage. Le couple a quatre enfants.

À la fin de la deuxième année, Bijou rencontre Monsieur Emmanuel. Leur relation est mal vécue par sa grande sœur, mécontente que Bijou soit tombée immédiatement enceinte. C'est au cours d'une dispute entre elles qu'elle dit à sa sœur : « Je t'ai fait venir pour apprendre la couture et non pour te marier. Il faut que ton futur époux se présente et me rembourse le prix du billet que j'ai payé pour toi. En attendant, je ne veux plus te voir sous mon toit. Sinon, tu repars en Afrique, d'où tu viens. » À la suite de cette dispute, Bijou part s'installer avec Monsieur Emmanuel. Elle peut alors faire venir sa fille Magali qui la rejoint en juillet 2004.

Depuis son arrivée, Magali, qui est restée très attachée à sa grand-mère et se soucie beaucoup d'elle, lui téléphone souvent. C'est pourquoi la révélation qu'elle fait à sa mère laisse cette dernière abasourdie.

Le récit de Magali

Quand on lui demande pourquoi elle pleure à l'école, Magali répond : Maman Aphonsine, la sœur aînée de ma mère, m'a dit : tu es envoyée pour faire *makambo ya mabé* (des choses mauvaises), dans la maison de papa et maman. Maman Julienne m'a donné du poisson de la nuit, plus les patates qui ont été cultivées dans la plantation de ma grand-mère Naza :

« *Koko ya mobali abébisa ba mbala ya sukali ya bilanga ya koko ya mwasi.*
Mon grand-père a maudit les plantations de patates douces de ma grand-mère. »

Si bien qu'au moment de la récolte, toutes les patates sont pourries. Un jour, mon grand-père m'a dit :

« *Yaka ko fanda péné péné na ngai ; a fungola ngai miso na lizaka ya butu. A pesa ngai mayélé ya butu.*

Viens t'asseoir à côté de moi, puis il m'a ouvert les yeux avec les ongles de la nuit, il m'a donné la connaissance de la nuit. »

L'un de mes oncles, un frère de ma mère, qui ne savait pas que ses frères et sœurs ont le *mayélé ma bé*, a informé ses autres frères et sœurs que j'allais me rendre en France. Tonton Sukami [un voisin en fait] a mis des fourmis dans du thé. Ma cousine Nibé, la fille de mon oncle Guitou,

est déjà « dans le monde des *ndoki* » avec son père, m'a obligée à le boire, pour me donner plus de force. Et avant de quitter le pays, mes deux oncles Francis et Wilfrid se sont entretenus :

« Dans très peu de temps Magali va voyager. Il faut lui remettre la viande de nuit sur laquelle nous avons mis les mouches vertes. La remise va se faire chez *yaya* Guigui. »

Certaines nuits, nous nous déplaçons avec les autres pour Kitambo [un quartier de Kinshasa] chez *mâ* Guigui, l'une de mes tantes. J'étais très heureuse de rejoindre ma mère et *papa*. Nous tenions parfois nos réunions de nuit à Mikondo [une avenue dans la ville de Kinshasa].

« *Tango musussu soki na télémi ndé na tamboli.*
Il m'arrive encore de me mettre debout et de marcher »⁴.

Depuis mon arrivée en France « ils » n'arrêtent pas de m'embêter (*les ndoki*), me demandant de leur restituer la viande que j'ai mangée en leur offrant ma mère en sacrifice. Quand j'ai dit cela à ma mère, elle a envoyé de l'argent à son père. Or dans le monde de la nuit, les choses ne se passent pas comme ça. Quand je marche dans la rue, je sens une présence qui me suit. Ce n'est pas un esprit, mais plutôt une enveloppe qui vient à l'appartement et se couche devant la porte. Cette chose a promis de faire du mal à son propre enfant.

Tonton Chaïchaï, c'est le petit frère de « *papa* », lui, se transborde dans la télé d'où il sort de la télé sous la forme d'un *élili mabé* (mauvais esprit). Il est l'auteur de tous les malheurs de « *papa* ». Il l'a attaché à un tronc de manguier au pays⁵. *Papa* ne peut pas trouver du travail. Il veut assener le *kibota* à *papa*⁶.

Le jour où ma mère quittait le pays pour la France, sa sœur, *maman* Alphonsine, lui a donné du pain et du coca-cola. Ma mère, en trempant le pain dans le coca, ne savait pas que c'était son propre corps qu'elle mangeait. Ma mère doit désormais conjurer le mal en disant « *Na ko ya nzoto, na ko ya nzoto* » (« je vais grossir, je vais grossir... »)⁷. Ma mère peut vérifier auprès des hôpitaux, parce que j'ai retiré le mauvais sang que j'ai mis dans son corps et celui de mon frère Elie. J'ai demandé pardon à mon frère pour tout le mal que je lui ai fait.

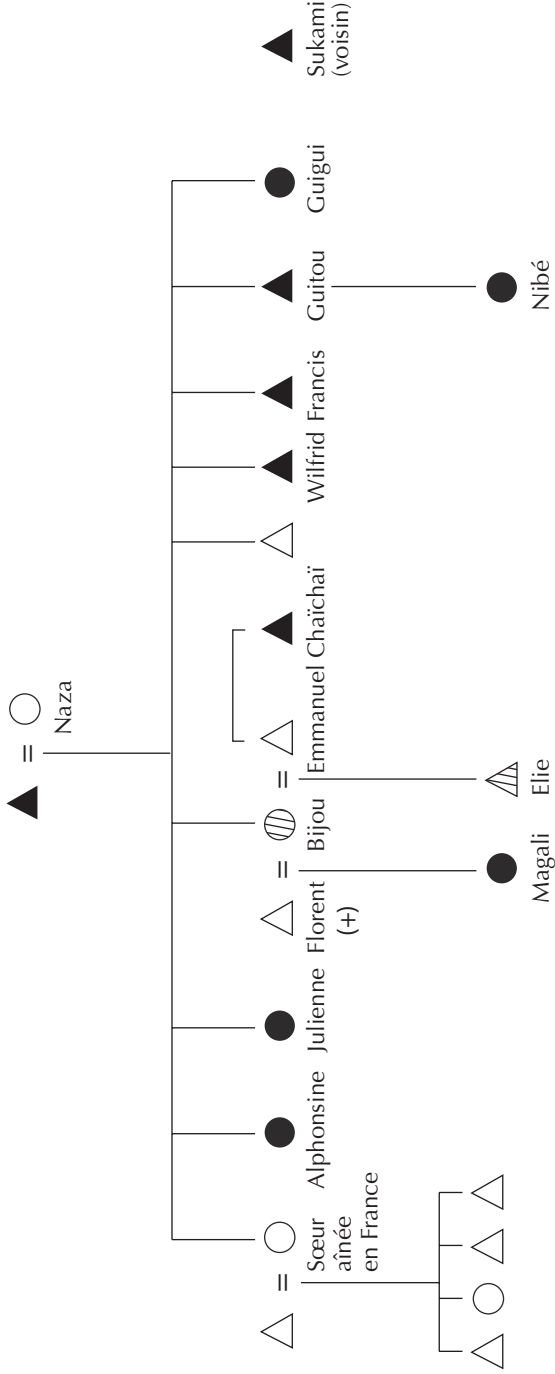
4. Dans le langage de Magali et des gens de son monde « se mettre debout et marcher » veut dire : étrangler quelqu'un.

5. Au sens où il aurait « attaché son double ».

6. *Kibota* ou coup de massue ; toute personne qui meurt d'une rupture d'anévrisme est, dans la tradition kongo, une personne ayant reçu sur la tête un coup de massue, *kibota*, donné par un *ndoki*.

7. Bijou qui est une femme mince ne peut pas grossir (ce qui est un critère de beauté en Afrique) parce qu'elle aurait, de ce fait manger son propre corps. Il s'agit désormais de conjurer le mal en affirmant avec force ce qui doit advenir.

SCHEMA DE PARENTÉ AVEC SORCIERS ET MALADES HIV



- ▲ noir : sorcier
- ◐ rayé : séropositif
- △ blanc : « innocent »
- (+) décédé

En classe, dès que je regarde le plafond au moment de l'écriture, je vois mon grand-père suspendu là-haut, comme le *musiélékété*, un gecko. Ma maîtresse me rappelle à l'ordre en disant : « Magali, où es-tu ? » En ce qui concerne mes larmes : je ne pleure pas ; mes larmes coulent toutes seules.

Magali me regarde bien face et dit en français : « J'ai fini, tout est fini. »

Magali vomit des crapauds

C'est au cours d'un entretien téléphonique que Magali me révèle avoir vomi des crapauds dans les toilettes de l'école. Auparavant, elle aurait beaucoup pleuré et son institutrice l'a conduite chez le directeur, qui aurait menacé de l'exclure de son établissement si elle continuait. C'est à la suite de cette menace qu'elle s'est rendue aux toilettes et aurait vomi deux petits crapauds englués dans de la glaire, se demandant s'il en restait encore dans son ventre :

« Depuis que j'ai dénoncé mon *koko* [grand-père], *Basali ya zambé ba koti na ndako na yé, mpé ba bimisi* "valise" *ya butu na nsé ya mbeto*, (les ouvriers de Dieu [pasteurs, évangélistes] sont allés chez lui retirer une "valise de la nuit" sous son lit). Avant l'intervention des *basali ya zambé* [ouvriers de Dieu], *koko* me mettait à genoux sur une planche hérissée de plusieurs bouchons de bière avec les bouts pointus en haut. Je devais toutes les nuits m'agenouiller dessus, les bras étendus en croix. »

Ce sont les sévices infligés par le grand-père qui semblent justifier qu'elle l'ait dénoncé à des pasteurs qui, pour toute réponse, lui ont retiré « sa valise de la nuit ». Cette dénonciation, qu'elle vit néanmoins comme une culpabilité, ne justifie pas ses problèmes scolaires ou son inadaptation au système français dont l'origine se trouve dans le système scolaire de son pays, qu'elle résume à merveille :

« Quand j'étais au pays, je fréquentais l'école Minervale [école privée] *Bolingani* (Aimez-vous). Il n'y avait pas de lecture, d'écriture, de calcul, de dictée en français ; tout se faisait en lingala. On nous disait de faire le signe de croix avant chaque cours, pour que les élèves travaillent bien. »

Les grands-parents maternels qui avaient la responsabilité de Magali ne manquaient pas de s'en servir comme moyen de pression sur leur fille en Europe. Ainsi lorsqu'ils voulaient obtenir de l'argent en urgence, il leur suffisait d'écrire :

Mwana na yo azali kokufua nzala,
ta fille meurt de faim,
au lieu de dire :
Bana bazali kokufua nzala,
les enfants meurent de faim.

La réunion pluriprofessionnelle

En avril 2006, nous tenons entre intervenants sociaux une réunion en vue du placement de Magali que l'on pense en danger. J'y assiste en compagnie du directeur de l'école, de l'inspectrice de l'Aide sociale à l'enfance, du médecin-inspecteur des PMI du conseil régional, de la psychologue scolaire, du psychiatre du service, de l'infirmière de l'école, de l'assistante sociale de l'école et de l'éducatrice de l'aide sociale à l'enfance. À l'exception de la psychologue et du psychiatre qui n'ont pas jugé utile d'intervenir, parce qu'ils ne connaissaient pas l'enfant, les propos recueillis des différents intervenants peuvent se résumer comme suit.

L'institutrice

« Magali a fait beaucoup d'efforts. Quant elle est arrivée, elle ne parlait pas un seul mot de français. Elle s'applique beaucoup. C'est une élève studieuse. Néanmoins, elle pleure beaucoup. J'avais demandé à ses parents de l'emmener consulter un psychologue ou un psychiatre. Rien n'a été fait. Elle est de plus en plus triste. Cette fille est en souffrance. On voit rarement sa mère. Les parents oublient souvent de venir la chercher. Ce père ne m'inspire pas confiance. Magali s'est perdue dans le quartier. Une dame l'a trouvée, errant aux environs de 22 heures et l'a conduite chez le directeur, qui a téléphoné aux parents. Ce jour-là, nous revenions d'une pièce de théâtre organisée par les élèves dans le quartier. Cette enfant est en danger, il faut faire quelque chose. »

Le directeur

« J'ai appelé le père en vain sur son portable. Quelques instants plus tard, il a sonné à la porte de mon bureau. Il était 22 heures, je voulais conduire Magali au commissariat. Le père m'a expliqué qu'il avait cherché Magali partout. Il venait de déposer une main courante au commissariat. Quand Magali l'a vu, elle lui a sauté au cou en criant : papa, papa. Elle était heureuse de retrouver son père. Cependant, il n'est jamais à l'heure pour la chercher après l'étude. Ce soir-là, il voulait que j'ouvre la salle de classe pour récupérer soi-disant un masque de "sorcier" que Magali aurait caché là-dedans. Je n'ai rien compris à son discours. »

L'inspectrice

« La mère est fuyante. Le père semble insouciant ; de toute façon, ce n'est pas sa fille, d'après le récit du père à l'éducatrice. Cette enfant est en danger. Elle appelle son beau-père "papa" ! Est-ce possible, ça ? En plus, il dit qu'elle est sorcière. Il faut faire quelque chose très vite. Elle est vraiment en danger. »

L'assistante sociale

« J'ai visité une fois la famille. Le couple et les deux enfants habitent un studio de 20 m² avec une cuisine et une salle de bains avec WC. C'est petit mais bien entretenu. Probablement Magali dort sur un clic-clac que l'on déploie la nuit. Magali ne s'est jamais plainte de maltraitance. »

En ma qualité de médiatrice, je suis intervenue pour apporter quelques précisions sur mon travail depuis six mois auprès des parents et sur la situation spécifique de cette fille en auto-accusation sorcière, ce qui constitue un acte d'extrême violence familiale. Convaincue qu'elle n'était pas maltraitée, j'ai structuré mon propos autour de la notion du *kindoki*, du comportement de Magali à l'école et des conditions de son départ de Kinshasa et de sa situation dans une famille recomposée.

« Magali s'est accusée elle-même du *kindoki* (sorcellerie), en utilisant des mots et expressions qui font frémir les adultes. Ces phrases sont codées. Toute personne appartenant à son aire culturelle et écoutant un tel récit a peur. Magali fait trembler ses parents, quand elle dit, par exemple : "J'ai été envoyée par mes oncles et tantes maternels pour donner ma mère en offrande à mon grand-père." Il est difficile en Occident de comprendre ce concept qu'est le *kindoki* parce qu'il se déploie dans un système de pensée d'une grande complexité. Les parents croient leur fille *ndoki* (sorcier). Pour eux, si Magali reste en France, sa vie se résumera à des hospitalisations psychiatriques de plus en plus lourdes et régulières. Ils seraient déjà retournés dans leur pays l'été dernier pour la faire soigner. Jusqu'ici, les parents ont remis leur voyage à cause du prêtre exorciste qui suivait Magali. Cela n'a rien donné. Le prêtre les encourage à partir régler cette affaire en Afrique.

Je sais aussi que Magali se cache dans les toilettes de l'école tous les jours à 16 heures pour pleurer. Elle l'a confié à ses parents. Elle a dit qu'elle était en sécurité dans cet endroit, hors de portée de son grand-père. Pour moi, Magali est en grande difficulté. On peut penser :

Elle a quitté sa grand-mère pour rejoindre sa mère sans aucune préparation ;
C'est dans l'avion que Magali a su qu'elle partait pour la France ; on lui a seulement dit : "Tu vas en France auprès de ta mère et de ton papa" ;

Elle arrive en France, elle est inscrite dans une école où l'on parle français ;

Magali n'a jamais eu autant de petits camarades blancs ;

Quant à ses parents, elle les considère comme des étrangers ;

En Afrique, la tradition veut qu'un enfant appelle le beau-père "papa" ou la belle-mère "maman", cela fait partie de la bonne éducation que l'on donne à un enfant ;
Le père n'était pas à la sortie du théâtre, parce que, la veille, Magali avait laissé son cahier de liaison à l'école ;

Pourquoi l'institutrice en charge de Magali, à la sortie de la représentation théâtrale, a laissé celle-ci partir sans attendre ses parents ?

Je pense qu'il faut prendre très au sérieux la demande des parents de repartir au pays soigner leur enfant, puis de la préparer à un éventuel retour. »

Un accord est intervenu en fin de réunion sur le fait que Magali devait rentrer au pays avec ses parents.

Le départ de Magali

Un mois plus tard, un coup de téléphone de la brigade des mineurs m'apprenant le placement de Magali pour maltraitance (blessures et traces de coups de fer à repasser) de la part de son père me pousse à rencontrer l'inspecteur avec qui j'ai un entretien sur mon travail de médiation auprès des parents. L'adolescente s'est plainte des sévices que lui aurait infligés son père. Des

taches ont été remarquées sur le corps et sur le visage de Magali qui a été hospitalisée pour expertise médicale. Pourtant, après six mois de suivi, aucun signe de maltraitance ne m'avait été signalé de la part de l'adolescente, et je n'avais, de mon côté, rien remarqué non plus. Le rapport médical est aussi formel : Magali n'a pas été maltraitée. Pour la police, le dossier est clos. Il n'y a plus que le juge des enfants pour statuer. C'est à lui que revient la décision de remettre l'enfant à ses parents ou de la placer. L'inspecteur commente : « Pourquoi dit-elle qu'elle a "mangé" des gens en compagnie de son grand-père ? Elle est bizarre, cette fillette ! »

Magali est restée deux semaines à l'hôpital, au cours desquelles elle a reçu la visite quotidienne de ses parents avant que le juge des enfants ne décide de la rendre à ses parents qui n'ont pas manqué d'insister pour que Magali soit placée en attendant leur départ en Afrique. C'est dans l'attente d'une famille d'accueil que Magali est retournée à l'hôpital. Dans la nuit, une dame qui veillait son enfant s'est mise à crier. Quand les infirmières sont arrivées, elle leur dit en montrant du doigt Magali : « Je ne veux pas que cette fille continue de partager la chambre de mon enfant. » La dame devenait hystérique en voyant Magali. Les infirmières ont dû changer l'adolescente de chambre. L'hôpital s'est inquiété du comportement de Magali, sans pour autant trouver exactement ce en quoi elle n'allait pas. C'est ainsi que l'Aide sociale à l'enfance lui a trouvé une famille d'accueil par l'intermédiaire de son éducatrice. Cependant, lors de la première nuit, selon les nouvelles que j'ai reçues de ses parents, les quatre enfants de cette famille se sont mis à hurler de frayeur alors que Magali dormait profondément. Au matin, l'assistante maternelle demande au service éducatif de retirer Magali de chez elle. Très rapidement on lui trouve une autre famille d'accueil ; deux jours après son arrivée, l'assistante maternelle refuse de continuer à s'occuper d'elle, arguant des perturbations des enfants depuis l'arrivée de Magali. Ainsi, Magali est accueillie dans une troisième famille. Sur proposition de l'assistante maternelle, dans l'attente du départ en Afrique, Magali rejoint ses parents dans la journée avant de regagner sa nouvelle famille le soir. Aucun incident n'a été signalé dans cette troisième famille.

Refus de visa pour Magali

Un dernier incident va pourtant surgir deux jours avant son départ. La mère de Magali me fait part au téléphone du refus du consulat du Congo-Brazzaville de délivrer un visa de transit à sa fille sous prétexte que la photo sur la fiche de circulation n'était pas la sienne. Celle-ci avait pourtant été délivrée par la préfecture du lieu de résidence des parents. Mon intervention au consulat concerné a toutefois débloqué la situation et Magali a pu obtenir le visa le jour même. Enfin, Magali va pouvoir voyager avec sa mère. Le jour de leur départ, je me rends au domicile des parents pour une dernière

visite et au cours de l'entretien, Magali m'explique ce qui a conduit à son placement :

« J'étais au parc avec ma copine et sa mère. Quand j'ai fini de jouer, je suis rentrée à la maison. J'ai sonné pour qu'on m'ouvre. À ce moment, j'ai entendu des gens qui se disputaient. J'ai pensé que papa et maman s'engueulaient à cause de moi. Je suis repartie jouer au parc. J'ai dormi sur le banc public. Ma maîtresse qui passait par là m'a vue. Elle a appelé les *mbila* [les policiers]. J'ai eu peur. J'ai dit : "Je dormais." Je ne voulais pas retourner chez moi, accompagnée des *mbila*. J'ai refusé de montrer le chemin de la maison. Ils m'ont amenée avec eux ; *tokéi na l'hôpital, kuna mukanga atuni ngai oyo nini na maboko mpé na élongui na yo* (nous sommes allés à l'hôpital ; là-bas, le médecin m'a demandé : quelles sont les taches que tu as aux bras et au visage). *Na yébissi yé ézali kolokoto* (ce sont les taches de la varicelle), il ne comprenait pas. J'ai dit : "C'est la maladie." Il a dit : "Tu es bizarre, Magali." À l'école, ma maîtresse me disait : "Tu es *mayélé*, Magali, tu es coquine. »

Ensuite elle enchaîne sur ses mésaventures à l'hôpital et dans ses différentes familles d'accueil. À propos de son départ de l'hôpital, elle explique que la dame qui venait rendre visite à son enfant faisait semblant de prier : « Je lui ai dit qu'elle se moquait de Dieu, qu'elle était *ndoki* (sorcière). Je l'ai chassée de la chambre. Elle a dit aux infirmières que je la menaçais. Dans la première famille d'accueil, le mari était méchant. Dans la deuxième, la dame avait peur chaque fois que je la regardais fixement. La nuit, un gros chat noir venait à la fenêtre. Il me parlait, je lui répondais. Le matin, elle a dit : "Tu es qui, toi, Magali ?" Dans la troisième famille, le couple ne m'a jamais posé de questions. Maintenant, je repars chez ma grand-mère. Quel bonheur ! » En disant cela, elle rayonnait de joie.

Analyse du cas et directions de recherche

La première obligation qui sied à ma position de médiatrice est d'observer et d'écouter, dans les termes mêmes des personnes concernées, le discours qu'elles tiennent sur leur situation. Une intervention n'est envisageable qu'à la suite de cette première démarche. Il s'agit dans ce cas de lever les malentendus propres aux différences culturelles, au positionnement social, aux intérêts spécifiques des intervenants. De cette position d'observation et d'écoute sans interprétation, quelques points de repère sont directement identifiables :

— Le mot *kindoki* n'est en réalité pas traduisible. On le rend en français par *sorcellerie*. Et celui de *ndoki*, par *sorcier*. Mais, les pratiques et les effets induits ne sont pas les mêmes selon les univers. La sorcellerie en Occident n'est pas identique à la sorcellerie en Afrique centrale, et même dans cette aire géographique, il y a des pratiques extrêmement diverses, spécifiques et non interchangeables. Parler de *ndoki* ou de *kindoki* est extrêmement difficile, car cela implique que *celui qui en parle est en même temps à l'extérieur et à l'intérieur de son objet d'étude*. Si l'on demande

à quelqu'un : « *Ye bisa ngai nini kindoki ?* » (« dis-moi qu'est-ce que le *kindoki* ? »), la personne répond : « *Na yé bi té* » (« je ne sais pas »), dont l'implicite est : je n'appartiens pas à ce monde, je ne suis pas *ndoki*, je ne sais pas ce qui se passe à l'intérieur. La première précaution est donc de savoir qu'on ne peut parler de *kindoki* sans mettre en jeu sa propre position. Le *kindoki* ne se repère, *ne se saisit que dans la langue*, dans les mots employés par celui qui pense détenir cette sorte de pouvoir.

— Le *ndoki* n'est réellement défini que par le *nganga*, son opposé, son adversaire, celui qui délivre, celui qui soigne et qui est ambivalent. C'est lui qui peut employer les mots comme « manger la nuit », « viande de nuit », « poisson de nuit ». Ces explications et descriptions, c'est le *nganga* qui détient le pouvoir de les produire. Le *nganga*, vrai médiateur entre les *ndoki* et le monde « normal », est celui dont la parole est experte en la matière. Pour résumer cette idée, on ne peut penser *ndoki* sans penser *nganga*. C'est au travers des chroniques de *nganga* que la population connaît les expressions et les récits qui permettent de détecter un *ndoki*. Il ne faut en aucun cas minimiser l'énonciation des paroles qui circulent dans un univers culturel et conduisent chacun à repérer l'autre.

— C'est par un travail sur la langue et ses expressions, sur le processus d'énonciation, que l'on cherchera à saisir ici la problématique de l'accusation de *ndoki*. C'est pourquoi, la « mise en accusation » est si importante, et le repérage des partenaires de cette mise en accusation essentiel. Dans le cas de Magali, l'énonciation de quelques paroles, ou la mise en acte par l'enfant, produit l'effet suivant : le père « se lève », parle aux médecins, cherche de l'aide, en utilisant les expressions de sa langue, incompréhensibles par les professionnels d'ici (médecins, travailleurs sociaux, inspecteur de police, directeur d'école, institutrice). Seule la médiatrice peut mettre en forme la demande implicite du père, pensée dans sa langue, qui est la convocation d'une réunion familiale comme préliminaire à un traitement de l'enfant. Comment faire une telle chose en France ? Qu'avons-nous fait pour répondre à la demande implicite du père de Magali ?

Les énonciations

Celles qui révèlent le ndoki

« Mama Aphonsine m'a dit : tu es envoyée pour faire *makambo ya mabé*, (des choses mauvaises), dans la maison de papa et maman. » Avec cette première énonciation par laquelle la jeune enfant m'accueille, s'ouvre tout l'univers de l'enfant, celui de sa famille, ses *migniongo* (en kikongo : les plaintes justifiées, l'amertume qui attaque) dont Magali devient la messagère, dans une structure de lignage où seuls les membres d'une même famille peuvent être sujets aux attaques du *ndoki*. Mais assumer un rôle de messager impose une triple procédure. La première est l'initiation que le

grand-père assure en lui « ouvrant les yeux avec les ongles de la nuit et que les tantes parachèvent avec “du poisson de la nuit”, plus les patates qui ont été cultivées dans la plantation de la grand-mère Naza ». La seconde est l'utilisation d'un « véhicule » sous la forme « des fourmis dans du thé » que sa cousine Nibé l'oblige à boire. Ensuite, à la veille du voyage, elle parfait son savoir « sorcier » par l'acte ultime de la consommation de la viande de nuit sur laquelle ont été mises des mouches vertes et dont la remise se fait chez ya Guigui. Ainsi Magali peut voyager tout « équipée » pour porter au-delà des mers et des frontières le message du réseau familial *ndoki*, mais aussi repartir chaque nuit, tout en vivant en France, pour rencontrer son grand-père et participer avec lui à des pratiques de *kindoki*, comme elle l'énonce dans la phrase suivante : « *Tango musussu soki na télémí ndé na tamboli* » que nous traduisons littéralement par « Il m'arrive encore de me mettre debout et de marcher ».

Même si apparaît inévitablement ici le fait que l'enfant ne fait que répéter apparemment ce qui a été mis en forme par des adultes, le vrai mouvement est le suivant : si elle se pense comme douée de pouvoirs essentiellement maléfiques, en arrivant près de sa mère en France, elle se désolidarise du groupe qui lui a donné ces pouvoirs, en dénonçant son initiation, et donc le réseau. Ainsi peut-elle avouer à sa mère avec laquelle elle a créé des liens forts, en arrivant en France : « Je vais te dire pourquoi je pleure en classe. *Ngai* (moi, maman) *ba bébisa ngai na koko ya mobali* (je suis foutue gâtée par mon grand-père, ton père). Elle ajoute : *Mama tika komélé kissi biso to tiya yo ba ngungui na makila, mpona ba mélé makila na yo* (Maman, arrête de prendre les médicaments, nous avons introduit des moustiques dans ton corps pour qu'ils sucent ton sang). Or, Magali n'a jamais vu sa mère prendre des médicaments, elle ne sait d'ailleurs pas que sa mère est malade. La seule chose que l'enfant a su repérer, c'est la maigreur de sa mère. En revanche, elle prononce une étiologie sur sa mère : son état est dû au *kindoki*. La situation reste paradoxale : une enfant peut avoir une connaissance profonde de ce qui arrive à sa mère sans qu'elle ait eu accès à des informations extérieures. Il y a une sorte d'inversion entre les positions de l'enfant et de la mère.

Celles que prononcent les victimes (père et mère)

Face à ces révélations, le père dit au médecin : « J'ai payé la dot de ma femme comme le veut la tradition. Je ne dois rien à ma belle-famille. Il n'y a pas de raison qu'"ils" puissent manger mon fils. » Le père pense en effet que, puisque la compensation matrimoniale a été acquittée, il ne subsiste aucune dette entre ses beaux-parents et lui, transformable en dette de sang. Aucune raison ne justifierait le ressentiment de sa belle-famille. Pourquoi alors son dernier-né tombe-t-il malade ? D'autant que les médecins avaient assuré que cet enfant naîtrait bien portant. S'il est malade, ce n'est

peut-être qu'à cause du *kindoki*. Dans un contexte où la trithérapie a échoué à protéger le nouveau-né de la maladie, l'étiologie *ndoki* vient en renfort. Mais, c'est aussi un appel à l'aide que le père lance dans des termes qu'aucun médecin occidental ne peut malheureusement comprendre, car il est formulé dans sa langue avec les représentations sociales et la charge cosmogonique qu'elle véhicule. Monsieur Emmanuel pense dans sa langue. C'est là que le processus de traduction trouve sa limite naturelle⁸.

Le rôle de la parole énoncée

Les énoncés de Magali mettent à jour une dynamique qui, par son auto-accusation, la consacre comme *Ndoki* — elle est en possession de pouvoirs et elle est à craindre. Ceci est corroboré de multiples façons par les adultes qui sont amenés à intervenir autour d'elle. De fait, Magali provoque la crainte.

— Ses « confessions » conduisent sa mère à rompre avec certains proches : son père et certains des membres de sa fratrie. La mère cherche de l'aide auprès de sa propre mère (la grand-mère de Magali) et de l'une de ses sœurs. Cette sœur, non *ndoki*, va ainsi engager sa mère à chercher des garants du côté du lignage matrilinéaire, les oncles maternels, pour venir demander des comptes au père (le grand-père de Magali, le *ndoki*).

— Magali réussit à convaincre tous les intervenants sociaux, comme ses parents, de la renvoyer au pays, auprès de sa grand-mère. Plus précisément, après l'épisode où Magali dit « vomir des crapauds », il y avait lieu de penser que, si elle restait en France, elle perdrait la tête : parce que « vomir des crapauds », c'est implicitement « vomir le *kindoki* ». Or, il est impossible de « vomir » seul le *kindoki*, il faut que quelqu'un fasse le rite : un spécialiste, un guérisseur traditionnel, un *nganga* ; ce qui n'est possible que dans le milieu où la pensée du *kindoki* est une réalité.

— Tout le système familial matrilinéaire se met en branle sur les paroles de Magali. Comme ce sont des chrétiens, au lieu d'aller chercher un *nganga*, ils ont fait appel à un pasteur. Les pasteurs confirment alors les dires de Magali, en découvrant, selon ce qui nous est rapporté, une « valise de nuit » sous le lit du grand-père (objet de *ndoki*). On voit à quel point les paroles d'une enfant mettent en mouvement un vaste réseau, et, par étapes successives, impliquent d'autres personnes, d'autres acteurs.

*

8. Le mot lingala *kolia*, qui est utilisé dans la langue courante pour signifier manger dans le quotidien, comporte dans ce contexte de multiples connotations dont l'une est que, pour penser la maladie et résoudre le désordre, il faut impliquer la famille. C'est de cet élément essentiel dont je vais me saisir, en tant que médiatrice.

Cette expérience soulève une question majeure, celle de la *force de la parole énoncée* et de sa capacité à structurer un discours d'enfant dans les mêmes termes paradigmatiques que ceux d'une société d'adultes. Qu'elle soit, alors, perçue comme psychotique ou manipulatrice, comme un danger ou une richesse pour sa famille, voire comme l'expression d'une violence collective, Magali devient la dépositaire de cette force d'énonciation que seules les Églises et les *nganga* semblent pouvoir contenir actuellement, en lui accordant la place qui lui revient dans la communauté. Cette communauté dans laquelle elle est née et a grandi et qui lui accorde le privilège d'être, sinon perçue positivement, du moins d'être traitée et soignée, comme une *ndoki*.

Médiatrice ethno-clinicienne auprès des hôpitaux et des tribunaux.

BIBLIOGRAPHIE

DE ROSNY, É.

1981 *Les Yeux de ma chèvre : sur les pas des maîtres de la nuit en pays douala (Cameroun)*, Paris, Plon (« Terre humaine »).

1996 *La Nuit, les yeux ouverts*, Paris, Éditions du Seuil.

RÉSUMÉ

Magali est une jeune enfant d'origine congolaise qui s'auto-déclare sorcière, peu de temps après son arrivée en France, après avoir rejoint sa mère avec qui elle n'a jamais véritablement vécu. Cette étude de cas est rapportée par la médiatrice ethno-clinicienne appelée à son chevet lors de son hospitalisation pour tenter de démêler l'écheveau de son histoire.

ABSTRACT

Magali. — Magali is a young child of Congolese origin who proclaimed herself a witch shortly after her arrival in France, where she joined her mother. This article is a case study presented by the ethno-clinician who went to visit Magali in hospital in order to try and untangle her story.

Mots-clés/Keywords : enfant sorcier, étude de cas, situation migratoire/children sorcerers, case studies, migrations.